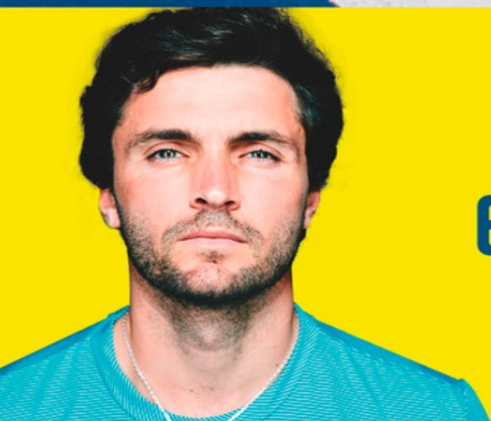


GILLES SIMON

**CE SPORT
QUI REND
FOU**



**Réflexions
et amour du jeu**

Flammarion

Ce sport qui rend fou

Gilles Simon

Ce sport qui rend fou
Réflexions & amour du jeu

Flammarion

Avec la collaboration de Grégory Schneider.

© Flammarion, 2020.
ISBN : 978-2-0814-2935-2

SOMMAIRE

Préambule.....	9
1. La quête du joueur ultime	13
2. Le mythe Federer	25
3. C'est quoi le talent?.....	45
4. La mauvaise image des joueurs français... ..	53
5. Le chantage au drapeau.....	61
6. Arrogance et humilité	77
7. Le bout de la logique.....	93
8. Accepter la peur.....	107
9. Apprendre à se connaître.....	127
10. Concentration et conviction.....	161
Conclusion.....	187

PRÉAMBULE

Avant de commencer, il convient de rappeler quelques faits.

La France possède une excellente école de formation, appuyée sur l'une des fédérations les plus riches et les plus puissantes au monde. La FFT (Fédération française de tennis) compte environ un million de licenciés, dont deux tiers d'hommes. À titre de comparaison, la fédération espagnole compte 100 000 licenciés, et la suisse un peu plus de 50 000. Le budget annuel de la FFT s'élève à 325 millions d'euros.

Si un jeune entre 6 et 12 ans joue bien quelque part dans un club de notre pays, on le sait rapidement. Impossible qu'il passe sous les radars. Il est alors pris en charge dans son club puis dans sa ligue régionale, où il a affaire non pas à des autodidactes, mais à des professeurs formés et diplômés. S'il est vraiment bon, il rentre ensuite dans le

Ce sport qui rend fou

système fédéral et peut profiter de toutes les compétences et équipements disponibles. Tout ceci forme une belle pyramide qui permet d'évoluer de façon suivie et cohérente. Les résultats des juniors français reflètent d'ailleurs bien cette qualité-là (depuis 1968, 22 victoires en Grand Chelem chez les garçons, 12 chez les filles).

C'est après que ça se complique.

Le tennis français masculin a remporté un seul Grand Chelem depuis la création de l'ère Open : Yannick Noah à Roland-Garros en 1983.

Le tennis féminin en a quant à lui remporté cinq (Mary Pierce à l'Open d'Australie en 1995 et à Roland-Garros en 2000, Amélie Mauresmo à l'Open d'Australie et à Wimbledon en 2006, et Marion Bartoli à Wimbledon en 2013).

Voilà, en sachant que depuis 1968 il s'est disputé environ 200 Grands Chelems dans chaque catégorie. Je vous laisse calculer les pourcentages...

Alors c'est quoi le problème du tennis français ?

Pourquoi est-ce qu'on gagne si peu ?

Certains vont me rétorquer que nous avons quand même remporté quatre fois la Coupe Davis (1991, 1996, 2001, 2017) et trois fois la Fed Cup (1997, 2003, 2019). C'est vrai, et si ça vous suffit, alors tout va bien, mais moi, ça ne me va pas. Et même si un jour prochain, un joueur français

Préambule

parvient à s'imposer dans un des quatre tournois majeurs, cela suffira-t-il à dire que tout va bien dans le meilleur des mondes ? Non, certainement pas. Même une horloge cassée donne la bonne heure deux fois par jour.

Je ne prétends pas apporter la réponse dans les pages qui suivent et vous dire que nous pouvons tout gagner d'un coup de baguette magique, comme ça, du jour au lendemain. En revanche, ce dont je suis sûr, c'est que si nous nous voilons la face et si nous ne changeons rien, alors il n'y a aucune raison que ces statistiques s'améliorent.

Je veux simplement m'appuyer sur mon expérience de joueur professionnel pour livrer ici tout ce que j'aurais aimé savoir avant de commencer ma carrière.

LA QUÊTE DU JOUEUR ULTIME

Depuis des décennies, les joueurs français sont majoritairement formés en « indoor » (en salle et sur une surface en dur). Durant leurs années de formation, ils évoluent principalement dans ces conditions-là.

Le problème, c'est que très peu de tournois se déroulent dans ce même contexte. Sur le circuit masculin, on compte 62 tournois au total (en additionnant les Masters 1000, les ATP 500 et les ATP 250), où la répartition des surfaces est celle-ci : 20 tournois se déroulent sur terre battue, 19 sur une surface dure en extérieur, 16 en indoor, et 7 sur gazon.

Il n'y a donc que 16 tournois sur 62 qui ont lieu en indoor, ce qui représente 26 % des compétitions. Ce pourcentage baisse même à 22 % si on ne prend pas en compte les ATP 250¹. Et je n'inclus pas dans

1. Détail des tournois indoor : Un Master 1000 sur neuf (Bercy), quatre ATP 500 sur treize (Rotterdam, Tokyo, Bâle,

Ce sport qui rend fou

ces calculs les quatre tournois du Grand Chelem (Open d'Australie, Roland-Garros, Wimbledon, US Open), qui se déroulent tous en extérieur.

Le style de jeu d'un joueur est souvent en relation avec la surface sur laquelle il grandit. Les Espagnols ou les Sud-Américains, qui sont tous formés sur la terre battue en extérieur, ne sont pas particulièrement réputés pour monter au filet ou faire des points gagnants en trois coups. En France, même si notre Grand Chelem se déroule sur terre battue, notre école de formation est sur dur en salle. À moins d'avoir grandi dans le sud de la France, où le temps permet de s'entraîner une plus grande partie de l'année à l'extérieur, la plupart des joueurs ont appris avec un toit au-dessus de leur tête et sur une surface rapide. L'écrasante majorité de nos structures fédérales sont aussi en indoor. Pour ma part, ayant suivi la filière fédérale, que ce soit en sport-études à Poitiers, à l'Insep (Institut national du sport, de l'expertise et de la performance) ou au CNE (Centre national d'entraînement), nous jouions sur dur en salle neuf mois de l'année. À l'époque, je ne me suis même pas posé la

Vienne), et onze ATP 250 sur trente-huit (Montpellier, New York Open, Marseille, Chengdu, Zhuhai, Metz, Saint-Pétersbourg, Sofia, Moscou, Anvers, Stockholm).

La quête du joueur ultime

question de savoir si c'était bien ou mal. C'était comme ça, un point c'est tout.

Le fait de naître au tennis sur dur et en salle présente évidemment des avantages. On y apprend à terminer les points à la volée et à aiguiser à la fois la précision et la justesse de son jeu pour parvenir à prendre la balle le plus tôt possible.

En indoor, les coups peuvent être légers car la balle avance vite en toutes circonstances, et de toute façon, on n'a pas le temps de faire un grand geste de préparation. Les frappes sont plus fluides, on donne de la vitesse en coupant la trajectoire.

Le « dur en salle » génère son propre discours. Tous les schémas d'attaque y sont valorisés. À commencer par le point en trois frappes. Au service, tu sers fort, tu enchaînes avec un gros coup droit et tu termines le point sur la troisième frappe. Au retour, la deuxième balle adverse est le coup à exploiter. La surface étant rapide, on a moins le temps de s'organiser, donc la technique doit être juste et précise. Sur terre battue et en plein air, amuse-toi à prendre la balle tôt... Alors que sur dur et en salle, c'est efficace.

Bien sûr, une fois sur le circuit, les joueurs français s'adaptent. Mais c'est déjà tard. On pourrait faire en sorte qu'ils s'adaptent plus jeunes, en anticipant la réalité du circuit.

Ce sport qui rend fou

En indoor, un entraîneur aura tendance à dire : « Quand tu vois un gamin avec une prise fermée, qui retourne huit mètres derrière la ligne de fond de court et qui frappe la balle avec des trajectoires arrondies... au secours, on ne fait pas comme ça. » Eh bien si, on peut faire comme ça. À l'heure où j'écris ces lignes, Rafael Nadal a gagné douze Roland-Garros en retournant huit mètres derrière la ligne de fond de court et avec des trajectoires arrondies. S'il était passé par la structure fédérale française, on l'aurait probablement changé de partout. Certes, on pourrait me rétorquer qu'on l'aurait changé en mieux, personne ne peut le savoir. Mais disons qu'en l'état, le moins que l'on puisse dire, c'est que sa carrière est phénoménale, non ? Et pourtant personne ne peut nier qu'il est loin derrière la ligne de fond.

Dans des conditions indoor, un ou deux bons coups d'attaque peuvent donc suffire, c'est vrai. En revanche, sur terre battue, il en faut quatre.voire cinq contre un bon joueur. Face à Nadal, comptez plutôt dix coups. Face à Novak Djokovic, je dirais quinze. Et au moins vingt-cinq contre Andy Murray. Tout ça pour dire que quand on joue au tennis sur terre battue, on ne joue pas de la même façon que lorsqu'on joue en indoor.

Mais il y a plus important encore, quelque chose de profondément raccord entre le fait que l'on

La quête du joueur ultime

forme les joueurs sur dur en salle dans l'Hexagone et le discours ambiant sur l'idée que l'on se fait du beau jeu. Le tennis sur terre ne colle pas à cette idée du beau que l'on colporte en France. D'une certaine façon, je peux comprendre que les joueurs typés indoor soient plus agréables à voir évoluer. Mais on parle de sport de haut niveau, de performance et de formation, c'est-à-dire de la manière dont on oriente celle-ci pour construire les vainqueurs de demain. Il ne faut pas s'arrêter à la « surface » des choses, c'est-à-dire à cette impression de fluidité qui caresse l'œil quand on assiste à un match en salle.

D'où vient donc ce penchant français pour le style indoor ?

Sans distinction de niveau, tous ceux qui ont un jour tenu une raquette dans leur main savent que le tennis est un sport très particulier, parfois affreux, qui peut très vite rendre fou. Un sport où l'on perd souvent, une torture mentale où les coups t'échappent alors que tu crois les maîtriser et où tu dois t'adapter en permanence : l'état du terrain, le vent, la qualité de la balle, de la raquette, du cordage, le comportement de ton adversaire, l'arbitrage, le public (parfois nombreux, parfois bruyant), la distance derrière la ligne de fond de court (la réglementation est de 5,50 m, mais sur le central de Roland-Garros, c'est plutôt le double), la durée des changements de côté (1 min 30 s sur un petit court

Ce sport qui rend fou

et 2 min sur un grand court, quand ça passe à la télé et qu'il y a de la pub), le soleil (à l'Open d'Australie, tu peux avoir ton banc au soleil ou à l'ombre selon le terrain sur lequel tu joues)...

Bref, les paramètres sont infinis. Et si tu perds pied, tu as seulement vingt secondes entre chaque point pour changer quelque chose. Vingt secondes, c'est très peu. Il faut donc penser vite.

Or, l'idée générale véhiculée par le jeu en indoor, c'est celle selon laquelle le joueur qui attaque pour faire un point gagnant décide de son sort, comme s'il avait le contrôle du jeu. Moi je pars du principe que sur un terrain de tennis, on ne contrôle rien, car ce serait faire fi de l'adversaire et de sa capacité de réaction. On pourrait plutôt parler dans le cas d'un joueur qui prend l'initiative d'une « illusion de contrôle », une illusion de décider du sort de l'échange. Un joueur peut croire qu'il décide, mais c'est faux. La plupart du temps, il se débarrasse de la balle.

Une phrase fausse que j'ai entendue un paquet de fois, c'est celle-ci : « Le joueur qui attaque, soit il la met à l'intérieur du court, soit il la sort, mais dans tous les cas c'est lui qui a décidé d'y aller, donc c'est lui qui a décidé du point. » Non, ce n'est pas vrai. Pourquoi ? Parce que moi qui suis un défenseur, je peux vous assurer que j'ai poussé un paquet de joueurs à attaquer, j'ai souvent fait croire à mon adversaire qu'il avait tenté un point gagnant parce

La quête du joueur ultime

qu'il l'avait voulu, alors qu'en fait s'il a attaqué c'est parce qu'il en avait marre de cet échange qui n'en finissait pas, ou parce qu'il n'avait plus le choix. Bref, c'était tout ce que vous voulez, mais certainement pas parce qu'il l'avait décidé. De l'extérieur, je comprends bien qu'on accepte l'idée reçue selon laquelle le joueur qui prend l'initiative décide de l'issue du point, parce que de prime abord, cette idée tient la route. Mais si un joueur attaque la seconde balle de son adversaire, il ne faut pas occulter la raison pour laquelle il agit comme ça. Par ailleurs, comment peut-on « décider » de la perte d'un point ? Surtout si on gagne deux points sur dix en évoluant ainsi... Avec un tel schéma de jeu, on a peut-être l'impression d'avoir le contrôle, mais on a surtout la quasi-certitude de perdre le match.

Quand un joueur tente un truc, même ridicule, même désespéré, on entend souvent les commentateurs à la télé ou les spectateurs au bord du court dire : « C'est pas grave, il y est allé. » Alors que non, moi je considère justement que c'est grave, parce que c'est mal joué. Le problème, c'est que cette erreur et ce mauvais choix ne sont jamais mal vus. On ne reprochera jamais à un joueur de trop y aller ou de trop en mettre, parce que dans l'idée générale, on n'est jamais trop offensif. Je trouve ça complètement idiot. C'est comme si l'adversaire de l'autre côté du filet n'existait pas.

Ce sport qui rend fou

Pour tenter de bien me faire comprendre, je vais faire un parallèle avec le poker. Quand un joueur mise son tapis, il ne le fait pas toujours parce qu'il le décide, mais parce qu'à un moment, il y est contraint, pour telle ou telle raison, par exemple parce qu'il a moins de jetons que les autres, que les blindes augmentent et qu'il n'a pas d'autre choix, même s'il n'a qu'un as et un trois dans son jeu. A-t-il décidé de jouer son tapis ou est-ce le jeu qui l'y a poussé ?

Pour en revenir au tennis, le gros défaut d'un défenseur, c'est de devenir attentiste et de subir le jeu, mais le gros défaut de l'attaquant, c'est de se débarrasser de la balle. Ce serait aussi idiot qu'un joueur de poker qui mettrait son tapis à chaque tour.

Tout ceci pour dire à quel point les conditions d'un match et les rapports qui s'établissent entre les adversaires sont subtils, et que c'est justement cette subtilité qui fait toute la beauté de ce sport. C'est ce qui fait que je ne m'en lasse pas et que je peux prendre autant de plaisir à regarder un match entre professionnels qu'un match entre deux licenciés dans mon club (tant qu'ils sont tous les deux du même niveau bien entendu).

Malgré ces particularités, on va pourtant raconter qu'il vaut mieux courir après un point gagnant. Et l'écho est assuré auprès du public : tout le monde préfère réaliser ou voir un point gagnant. Pourquoi ? Parce qu'on ressent un sentiment de puissance et de